

ADILA BENDIMERAD
MOHAMED TAHAR ZAOUÏ
IMEN NOËL

DALI BENSSALAH
NADIA TERESZKIEWICZ
YANIS AOUÏNE



LA DERNIÈRE REINE

الآخرين

ALGER, 1516

Un film de DAMIEN OUNOURI & ADILA BENDIMERAD

AU CINÉMA LE 19 AVRIL





LA DERNIÈRE REINE

DAMIEN OUNOURI
ET ADILA BENDIMERAD

Alger, 1516. Une épopée somptueuse, portée par la figure puissante et subtile d'une femme en rébellion.



Altière et délicate, la reine Zaphira divertit ses suivantes dans son palais, tout en mosaïques raffinées et jardins luxuriants. Loin de ce paradis où l'on déguste des pâtisseries sous les fleurs, une bataille sanglante se livre sur une plage : Arudj le pirate et ses hommes égorgent, tranchent, massacrent, conquièrent.

La reine et le pirate : préambule d'un conte oriental captivant, en équilibre entre l'Histoire et la légende. Nous sommes en 1516, dans le royaume d'Alger, très loin de nos habituelles épopées occidentales. La reconstitution est somptueuse, débauche d'ors, de fontaines en céramique et de tissus chatoyants, entrelacs de tendres liens familiaux, d'intrigues cruelles et d'éclats de violence brute.

Ce « jeu des trônes » dans le monde arabe retrace l'accession au pouvoir d'Arudj – le très charismatique Dali Benssalah. Après avoir aidé le roi Salim, époux de Zaphira, à repousser l'ennemi espagnol, Arudj s'installe à Alger avec son armée, et la tension monte... Jusqu'au mystérieux assassinat du souverain. Le féroce pirate est-il responsable ? Alors que tous s'inclinent devant lui, seule Zaphira résiste. Et la petite reine sensuelle et légère se mue en héroïne de tout un peuple.

Ce portrait de femme, qui se découvre un destin politique en même temps qu'elle se rebelle contre la domination masculine (celle de sa propre famille comme celle du pirate), est le cœur palpitant de ce film inclassable, qui tient autant de la tragédie orientalo-shakespearienne que du (très bon) divertissement de cape et d'épée – ou plutôt de voiles et de poignard. À la fois interprète, coréalisatrice et scénariste, l'artiste algérienne Adila Bendimerad règne sans partage : belle, émouvante, subtile, à la fois mystérieuse et limpide, elle incarne à elle seule, toutes les qualités du film : la

puissance et la grâce, l'habileté à ne jamais être où on l'attend. Il y a une tension érotique entre les personnages, mais pas de romance improbable. De la violence, mais pas de complaisance. De la beauté, mais autant de noirceur. Bonus, la présence de l'excellente Nadia Tereszkiewicz (*Les Amandiers*, *Mon crime*), en compagne farouche du pirate, complète ce plaisir de cinéma, épique, intelligent et inattendu.

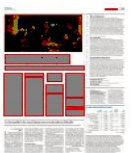
– Cécile Mury

| Algérie/France (1h53) | Scénario :

D. Ounouri et A. Bendimerad. Avec Adila Bendimerad, Dali Benssalah, Tahar Zaoui.



Adila Bendimerad, coréalisatrice, scénariste et interprète de la reine Zaphira.



CULTURE

Zaphira, héroïne moderne d'une tragédie en cinq actes

Pour leur premier long-métrage, Adila Bendimerad et Damien Ounouri s'emparent d'un épisode romanesque dans l'Algérie du XIV^e siècle

LA DERNIÈRE REINE



L'arrivée dans les salles de *La Dernière Reine* constitue en soi un petit événement, un symbole. Le premier long-métrage d'Adila Bendimerad (qui tient le rôle-titre) et de Damien Ounouri est, en effet, un rescapé. L'un des derniers films ayant bénéficié du soutien du Fonds de développement de l'art, de la technique et de l'industrie cinématographique (Fdatic). Depuis, en effet, ce dispositif, lancé cinq ans après l'indépendance du pays et qui a contribué à maintenir la tête du cinéma algérien hors de l'eau, a été dissous.

Cette mesure entrée en vigueur le 31 décembre 2021 a porté un coup dur à la profession et a provoqué la colère et l'indignation chez les cinéastes. Sofia Djama (*Les Bienheureux*, 2017) n'avait alors pas mâché ses mots, évoquant « une mise à mort du cinéma algérien » et sa crainte de voir disparaître cette nouvelle génération d'auteurs (Hassen Ferhani, Karim Moussaoui, Amine Sidi-Boumédiène...) qui avait émergé ces dernières années.

Dans ce contexte de désolation, difficile de ne pas porter un regard tendre et bienveillant sur cette *Dernière Reine* venue d'Alger, au temps où la cité était une République monarchique, dirigée par le

roi Salim Toumi (Mohamed Tahar Zaoui) et asphyxiée par l'occupant espagnol. Autrement dit le XIV^e siècle, époque qu'ont choisie Adila Bendimerad et Damien Ounouri pour tailler comme une pierre ce film historique, aux reflets de légende, dont le récit nous ramène aux intrigues de palais, aux combats de sabre sanglants et aux amours contrariées.

Nouvelle bataille

Dans ce cadre, *La Dernière Reine* cède à quelques gaucheries et lourdeurs un tantinet désuètes. Il n'empêche. Dans le tableau qu'il dessine par le détail et par l'agencement de ses séquences, le film ravive le plaisir quasi enfantin que procurent les grandes histoires romanesques. Celle qui nous est contée ici revêt la forme d'une tragédie en cinq actes dont l'écho nous parvient par la grâce et la modernité de son héroïne, ainsi que celles des autres femmes présentes en son royaume.

La fameuse reine se nomme Zaphira (Adila Bendimerad), femme sensuelle et profondément amoureuse du roi Salim Toumi, dont elle partage les faveurs avec Chegga (Imen Noel), l'autre épouse, plus portée sur les affaires stratégiques et les guerres du pays qu'elle ne l'est elle-même. Nous sommes en 1516, le pirate Aroudj Barberousse (Dali Benssalah) vient de remporter une nouvelle bataille contre les Espagnols, perdant un

bras dans le combat mais libérant Alger de l'occupant. Le vainqueur ne fait pas pour autant l'unanimité. Le Conseil et une partie du peuple craignent sa cruauté et des ambitions cachées, comme celle de vouloir prendre le pouvoir.

Contre cet avis, le roi, désireux de maintenir la paix, fait alliance avec le pirate et ses hommes pour construire une seule et grande armée. Excès de confiance qui lui vaut d'être assassiné par l'un des sbires commandités par Aroudj. Tandis que Chegga s'enfuit pour organiser une rébellion, Zaphira décide de rester au palais avec son fils, afin de ne pas laisser les coudées franches au tyran Barberousse. Lequel souhaite désormais se fixer, épouser la veuve et régner sur le pays. A ce dessein, Zaphira oppose une résistance qui va durcir son cœur et redessiner ses traits. La douce reine devenant à l'ombre des murs du palais, et grâce à l'aide de Chegga, digne guerrière ourdisant sa propre contre-attaque.

Soulignons que le film expose face aux hommes quelques belles et courageuses figures féminines dont le mérite se mesure à l'aune du champ restreint qui leur est assigné. Un champ dont la signification s'exprime, sans ostentation ni effet démonstratif, par le soin apporté aux décors, aux costumes, aux cadrages, à la chorégraphie des corps. Alors qu'à l'extérieur les hommes se livrent à des batailles épiques, les femmes, el-

les, dans l'intimité d'un dédale de voiles et d'enceintes luxueuses, se fraient un chemin de liberté. Ce sont ces combats que croise et juxtapose, dans la fièvre et le désir, *La Dernière Reine* – vestige d'une splendeur effacée à laquelle le film nous rappelle. ■

VÉRONIQUE CAUHAPE

Film français, algérien, saoudien, taïwanais, qatari d'Adila Bendimerad et Damien Ounouri. Avec Adila Bendimerad, Dali Benssalah, Mohamed Tahar Zaoui (1h50).

Le film expose face aux hommes quelques belles et courageuses figures féminines



Un soin particulier a été apporté aux décors, aux costumes et aux cadrages. JOUR2FETE



ÉPOPÉE À LA COUR DE ZAPHIRA

En 1516, un corsaire libère Alger de l'occupation espagnole, mais doit affronter une reine coriace. Entre légende et PAGE D'HISTOIRE OUBLIÉE, un film inattendu à grand spectacle.

JAMAIS LE CINÉMA ALGÉRIEN n'était remonté aussi loin dans le temps. Nous sommes quelques années avant l'occupation ottomane, au début du XVI^e siècle, où Alger est gouvernée par un roi et un conseil de représentants des tribus berbères. Pour se défaire du joug de l'occupant espagnol, un corsaire est appelé à la rescousse : Barberousse, incarné avec force par Dali Benssalah, le méchant du dernier *James Bond*. Mais une fois l'occupant chassé, le pirate va vouloir le pouvoir pour lui tout seul. Tuant le roi, il veut épouser sa femme, la reine Zaphira, qui se révèle plus coriace qu'il ne l'avait imaginée et devient très populaire dans la Casbah. Peu importe la réalité historique, que l'on connaît d'ailleurs très peu : on ne sait pas si cette reine algérienne est une légende ou si son existence a été effacée des récits officiels. Ce qui est sûr, c'est que son histoire s'est transmise au fil du temps, jusqu'à ce film à grand spectacle avec batailles sanglantes en bord de mer et scènes au cœur de palais luxuriants. Une tragédie classique en quatre actes dans l'Algérie du XVI^e siècle : voilà une proposition de cinéma peu banale à ne pas manquer. On y croise même une esclave blonde scandinave, affranchie et convertie à l'islam, incarnée par Nadia Terezkiewicz (tout récent César du meilleur espoir féminin) ! Dans le rôle-titre, l'actrice algérienne Adila Bendimerad s'impose royalement et coréalise même, avec Damien Ounouri, ce long-métrage qui ressuscite, avec un grand soin apporté aux décors et aux costumes, un chapitre méconnu de l'épopée de la nation algérienne. ■ J.-M.C.



LA DERNIÈRE REINE (Algérie), de Damien Ounouri et Adila Bendimerad. Avec elle-même, Dali Benssalah, Tahar Zaoui. En salles.





La Dernière Reine

© LA VINGT-CINQUIÈME HEURE X 2 - JOURZÈTE - DIAPHANA DISTRIBUTION

L'époque et le cadre suscitent d'emblée la curiosité. Le point de vue exclusivement féminin aussi. *La Dernière Reine*, premier long-métrage de l'actrice algérienne Adila Bendimerad, devant et derrière la caméra, et du réalisateur franco-algérien Damien Ounouri, nous plonge dans l'Algérie du XVI^e siècle, au moment où la reine Zaphira s'oppose, seule contre tous, au féroce pirate Barberousse qui vient de prendre le pouvoir sur le royaume. Entre histoire et légende, ce drame historique à petit budget (mais nanti d'excellents comédiens) raconte donc les luttes, les alliances et les trahisons, du point de vue d'une femme et d'une mère qui ose renverser les codes et s'opposer au destin écrit pour elle par les hommes (de sa famille, notamment). Un récit ambitieux, coloré, vibrant... et totalement inédit. ● A. A.

La Dernière Reine, d'Adila Bendimerad et Damien Ounouri. En salles.



Causette #144





La Dernière reine (El Akhira)

de Damien Ounouri et Adila Bendimerad

1516. Alger est libérée grâce à une alliance entre le roi et le corsaire Barberousse. Mais le pirate a rapidement des vues sur Zaphira, la seconde épouse du roi. Une fresque épique qui, malgré son manque de moyens, mêle adroitement Histoire et légende.

FRESQUE HISTORIQUE
Adultes / Adolescents



★★★ Impressionnant par sa volonté de balayer une époque et une histoire méconnues du grand public, ce premier film signé par Adila Bendimerad et Damien Ounouri prend son lot de risques, pas toujours payants. Car il faut passer un premier acte maladroit, qui n'a pas les moyens de ses ambitions épiques, avant de plonger la tête la première dans une œuvre foisonnante, qui impose un souffle très personnel. En s'intéressant à cette reine mythique d'Algérie, dont l'existence même est contestée, les cinéastes s'offrent un luxe rare : revisiter l'Histoire - en l'occurrence, celle de l'Algérie - avec une véritable liberté. Ils dressent le portrait d'une figure inspirante, à contre-courant des conventions patriarcales de son époque, tout en mettant en place les éléments essentiels à une grande tragédie. La veuve se doit d'avoir un protecteur masculin, mais son fils est trop jeune pour cette responsabilité ; le pirate usurpateur, en l'épousant, y voit l'opportunité de gagner en légitimité, tout en jurant son amour à celle qui l'aime, la Scandinave. Mais Zaphira lui résiste - un comble à ses yeux - autant qu'elle résiste à ses propres frères. Bendimerad, qui tient le premier rôle, s'impose avec aplomb dans le rôle de Zaphira ; Dali Benssalah (*Athena*) est méconnaissable en Barberousse et se tire bien d'un personnage rude. En 2012, Damien Ounouri avait tourné un documentaire, *Fidai*, dans lequel il échangeait, dans une logique de transmission, avec son grand-oncle, Mohamed El Hadi Benadouda, ancien tueur du FLN. On retrouve ici une même logique, mais du côté de la fiction : trouver les appuis pour raconter une histoire ancestrale méconnue, y sensibiliser un public de différentes générations avec non seulement de la pédagogie mais aussi, tout simplement, du cinéma. **_Mi.G.**

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Adila Bendimerad (la reine Zaphira), Dali Benssalah (Aroudj Barberousse), Mohamed Tahar Zaoui (le roi Salim Toumi), Imen Noel (la reine Chegga), Nadia Tereszkiewicz (Astrid la Scandinave), Yanis Aouine (le prince Yahia), Tenou Khilouti (Zokha), Ahmed Zitouni (le corsaire bosniaque), Tarik Bouarrara (Younès), Slimane Benouari (le conseiller Cherfaoui), Ahmed Meddah (Mohcen), Leila Touchi (Yakout), Mina Lachter (Gousse), Kader Affak (l'imam).

Scénario : Adila Bendimerad et Damien Ounouri **Images :** Shadi Chaaban **Montage :** Matthieu Laclau et Yann-Shan Tsai **1^{er} assistant réal. :** Fouad Trifi **Musique :** Evgueni & Sacha Galperine **Son :** Amine Teggat, Li Dan-feng et Book Chien **Décor :** Feriel Gasmi Issiakhem **Costumes :** Jean-Marc Mireté **Effets visuels :** Tu Wei Ting, Evan Wen et Halim Mekhancha **Casting :** Fouad Trifi **Production déléguée :** Taj Intaj et Agat Films **Coproduction :** CADC, Red Sea Film Festival Foundation, Yi Tiao Long Hu Bao International Entertainment Co., Birth et 2 Horloges Production **Producteurs :** Roger Huang, Justine O., Hugo Legrand-Nathan et Yacine Medkour **Producteurs délégués :** Adila Bendimerad, Patrick Sobelman et Damien Ounouri **Producteur exécutif :** Yacine Laloui **Distributeur :** Jour2Fête.

110 minutes. Algérie - France - Arabie saoudite - Taïwan - Qatar, 2022. Sortie France : 19 avril 2023

◆ RÉSUMÉ

Acte I : Pour Alger. 1516. Zaphira, deuxième femme de Salim, sultan d'Alger, voit son jeune fils, Yahia, rejoindre le palais royal et son époux partir pour l'Espagne où il doit négocier. Le conseil, hésitant à s'allier aux Andalous, pactise avec le vaillant corsaire Aroudj pour combattre les envahisseurs. **Acte II : Je t'aime comme la mer.** Aroudj et ses corsaires sont accueillis au palais. Rapidement, tous espèrent les voir partir. Après un rêve prémonitoire, Zaphira apprend que Salim a été assassiné. Elle part à la recherche de Yahia, le retrouve et, contre l'avis de tous, se rend auprès du corps dans le Salon du peuple.

SUITE... **Acte III :** Je jure devant Dieu et vous en êtes les témoins. Mohcen, l'un des frères de Zaphira, arrive à Alger et demande à sa sœur et Yahia de rentrer dans leur ville natale. Elle refuse. Les quarante jours de deuil passés, Zaphira sort du palais pour se rendre au mausolée royal, bloqué par les corsaires. Aroudj demande Zaphira en mariage mais elle le tient pour responsable de la mort de Salim. Chegga, la première épouse de Salim, la convainc néanmoins d'accepter. **Acte IV : Durcis ton cœur.** Mohcen annonce à Zaphira que leur père est mort. Quand il lui reproche d'être une traînée, elle le tue. Postés aux portes d'Alger, Chegga et ses insurgés sont tués. **Acte V : On dit que.** Les autres frères de Zaphira arrivent, décidés à venger Mohcen. Mais Aroudj défend Zaphira. Elle lui demande de retrouver Yahia, emmené par un oncle, mais le garçon est tué par mégarde par un homme d'Aroudj. Juste avant sa nuit de noces avec Aroudj, Zaphira se suicide.

NE PAS REMPLIR CETTE ZONE

L'ALGÉRIE

NOTRE SÉLECTION CULTURELLE SUR UN THÈME; UN PAYS, UNE DESTINATION.



Tal Intel and Anah Films

Zaphira, célèbre et courageuse épouse de sultan, est désormais aussi héroïne de cinéma.

CINÉMA

Une souveraine légendaire

On dit d'elle qu'elle n'avait peur de personne et qu'elle obtenait tout ce qu'elle voulait, comme un sultan. En 1516, Zaphira était la seconde épouse du roi d'Alger, Salim at-Toumi, qui fit appel au pirate Arudj Barberousse pour repousser l'invasion espagnole. Lorsque le souverain fut assassiné, le corsaire musulman convoita le trône et chercha à conquérir Zaphira. La jeune veuve était séduite, mais elle rêvait d'un autre destin pour elle et son fils... En mettant en lumière ce personnage légendaire, les deux réalisateurs algériens Damien Ounouri et Adila Bendimerad (laquelle interprète Zaphira) portent sur grand écran, pour la première fois, cette page de l'histoire de leur pays, une épopée tragique. La reconstitution, soignée, de la vie dans la casbah d'Alger, dont seul demeure un quart des bâtiments de l'époque, est le résultat d'un minutieux travail documentaire sur les costumes et les décors.

La Dernière Reine, de Damien Ounouri et Adila Bendimerad, en salles le 19 avril.

EXPOSITION

Les témoins de Djamel Tatah

Dans une lumière orangée, elles sont 20, serrées les unes contre les autres, à regarder dans la même direction. C'est la seconde version des *Femmes d'Alger* que le peintre Djamel Tatah, né en France de parents algériens, a réalisée durant la décennie sanglante, en 1996. Le musée Fabre de Montpellier présente 40 tableaux grand format, souvent à taille humaine, de l'artiste aujourd'hui sexagénaire. Des fonds monochromes, des femmes et des hommes en habits sombres, aux airs d'icônes byzantines, qui tombent en arrêt face à ce qu'on devine être le chaos du monde, guerre en Syrie ou migrants naufragés en Méditerranée.

Djamel Tatah, le théâtre du silence, au musée Fabre, à Montpellier. Jusqu'au 16 avril. Catalogue, éd. Snoeck, 39 €. museefabre.montpellier3m.fr



J. de Coton / Artaggo, Paris, 2022

PODCAST

On connaît (mal) la chanson

Certains d'entre vous ont dansé dessus. *Ya Rayah* est l'hymne rock de Rachid Taha qui, en 1998, est devenu le symbole du «vivre ensemble» en France. Une réorchestration a changé le destin de cette chanson mélancolique écrite en 1971 par Dahmane el-Harrachi, figure de la musique chaâbi, pour dire la douleur de l'exil. Les documentaristes Hassen Ferhani et Mehdi Ahoudig dévoilent la profondeur de ce tube, traduit en 68 langues.

Ya Rayah, de Hassen Ferhani et Mehdi Ahoudig, sur arteradio.com



ROMAN

Le tourbillon de la vie

Années 1920, un village algérien. Tarek et Saïd sont élevés en frères, tous deux épris de Leïla. Tarek combat pour la France lors de la Seconde Guerre mondiale, puis il épouse Leïla, lutte pour l'indépendance de son pays et travaille comme ouvrier à Paris. Saïd, lui, devient écrivain et son premier roman va bouleverser le couple. Kaouther Adimi propulse ses lecteurs dans l'Algérie du XX^e siècle, en tirant le fil de sa biographie familiale.

Au vent mauvais, de Kaouther Adimi, éd. du Seuil, 19 €.



PAR FAUSTINE PRÉVÔT



CULTURE & SAVOIRS

L'Algérie exalte son roman national

***La Dernière Reine*, de Damien Ounouri et Adila Bendimerad, Algérie, 1h53**

CINÉMA Exalter un chapitre glorieux du roman national algérien est sans doute nécessaire. Surtout lorsqu'il met en lumière une femme. En 1516, Alger se libère des Espagnols grâce à l'alliance du roi Salim et du pirate Arouj. Néanmoins, le corsaire assassine le souverain et contraint sa veuve à l'épouser. Mais la reine va lui tenir tête. Pour leur premier long métrage, Damien Ounouri et Adila Bendimerad, qui joue aussi Zaphira, mêlent la légende et l'histoire. Un manque de moyens visibles à l'écran allié à une direction d'acteurs approximative plombent cette œuvre ambitieuse.

MICHAËL MÉLINARD

Entretien avec l'acteur Dali Benssalah sur [humanite.fr](https://www.humanite.fr)





"La dernière reine" une tragédie à Alger

Le festival Aflam a présenté un film épique sur l'Algérie

Fais-nous un Shakespeare algérien", aurait demandé Damien Ounouri à Adila Bendimerad. Ensemble, ils ont écrit et réalisé *La dernière reine*, grande tragédie inspirée de la reine Zaphira, à l'existence contestée, et des débuts d'un Alger historique, en plein XVI^e siècle. Présenté en avant-première par le festival Aflam au cinéma Les Variétés, le film a fait carton plein, avant sa sortie en salle le 19 avril prochain. Rencontre avec Damien Ounouri et l'actrice Imen Noel.

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'écrire l'histoire de la reine Zaphira ?

Damien Ounouri : C'est le deuxième film que je fais avec Adila Bendimerad, qui joue aussi le rôle de Zaphira. Et elle m'avait parlé de l'histoire de cette reine, de cette légende qu'elle voulait adapter au théâtre. Je lui ai dit : " Mais attends, ça, c'est du cinéma ! " En plus, c'est hyper romanesque, je découvrais qu'on avait des rois, des reines à Alger, que le pirate Barberousse était un personnage réel. Aroudj, c'est vraiment le corsaire indépendant, c'est le grand frère qui défriche, c'est la part sombre des frères Barberousse. Ensuite, on a très peu de films d'époque en Algérie. On n'a que des films contemporains, assez sociaux, et on avait envie de voyager dans le temps et d'arriver dans un nouvel univers. On a d'ailleurs presque l'impression

d'être face à une tragédie classique.

D. O. : Il y avait cette envie de faire un film avec une écriture classique et une vraie tragédie algérienne, celle d'un destin en marche que rien ne peut changer. Les personnages vivent tous des dernières fois : le dernier moment d'intimité, le dernier conseil politique.

Il y a ce truc sombre de tragédie, mais du coup on voulait qu'ils vivent tous à fond. On va montrer comment ils sont brûlés, comment ils ont tout donné pour ce souffle de vie. Et même si la fin est tragique, elle va fonder le nouvel Alger, lancer la ville pour les siècles à venir et donner l'Algérie contemporaine.

À l'écran, les scènes rappellent les peintures de la Renaissance. Quelles ont été vos inspirations ?

D. O. : Je voulais travailler les clairs-obscur, typique des tragédies. En général, j'aime travailler les corps qui se battent et qui bougent. Je dirais que j'ai plus un rapport de sculpteur. Mais très vite, j'ai eu cette envie de peinture comme référence.

Je montrais à Shadi Chaaban, le directeur de la photographie, des peintures de Goya, de Rembrandt. Il y avait aussi la question de l'orientalisme qu'on tenait à essayer d'éviter. On ne voulait pas ce regard un peu exotique sur notre culture, sur notre pays.

Pourquoi avoir donné autant d'espace à une dimension mystique dans ce récit de conquête ?

D. O. : L'histoire des femmes est trop peu racontée. À part les reines d'Angleterre, la plupart des pays ont effacé l'histoire des femmes. Et le seul ouvrage qu'on a trouvé sur les femmes en Algérie, c'était un livre d'incantation. Les incantations, c'est le moyen des femmes, qui sont plutôt à l'intérieur, pour agir sur le monde extérieur et le monde des hommes. Ce sont des sortes de prières, de la magie blanche, pour que son homme continue à être amoureux, ou bien pour faire du mal.

Pourtant les deux personnages féminins, deux femmes d'un même roi, semblent plus solidaires que jalouses.

Imen Noel : Mon personnage, Chegga, la première épouse, était très posée, très stratège, impliquée dans la politique et d'un grand soutien pour le roi. C'était comme une grande soeur pour Zaphira. Ce qui lui importait, c'était tout d'abord la stabilité du royaume.

D. O. : Dans les premières écritures, on avait deux reines qui clashaient beaucoup. Mais après, on s'est dit que, comme les rois d'Alger avaient toujours une première épouse kabyle, c'était une première alliance politique. La deuxième épouse vient de Miliana, dans l'Ouest, qui était une capitale culturelle, beaucoup moins guerrière. Elle lui apporte autre chose, c'est une alliance



d'amour. Et on trouvait ça plus intéressant de travailler un rapport de soeurs que de conflits. Il y a assez de conflits autour d'elles. Pour vous, c'est un geste politique de faire un film sur l'Algérie de la Renaissance ?

D. O. : Tout geste est politique. Ceux qui disent "on fait de l'art, pas de la politique", ça n'a pas de sens. Pour moi, le premier désir est un désir de cinéma, mais si on peut soulever des questions, c'est encore mieux. Certains vont dire qu'à cette époque, il n'y avait rien, et que la colonisation n'a apporté que des bienfaits. Ceux-là nient qu'il y avait une culture riche, que la politique se faisait par vote, qu'il y avait des palais, du raffinement. C'était

important pour nous de revenir sur cette époque, quand le centre du monde n'était pas l'Occident mais la Méditerranée. Moi, gamin franco-algérien, j'ai manqué de repères historiques sur mon pays d'origine et j'espère que ce film ouvrira une brèche sur le fait que, nous aussi, on a des grandes figures héroïques et des légendes.

"La dernière reine", sortie en salle le 19 avril aux Variétés. Le festival Aflam se termine aujourd'hui, aflam. fr ■





La Dernière Reine

Que dagues et cimenterres fassent gicler le sang ! En 1516, le corsaire furieux Barberousse chasse au nom d'Allah les Espagnols d'Alger et impose son alliance à l'émir régnant, qui finit assassiné. Mais la veuve de ce dernier, Zaphira, résiste au pirate barbu comme aux hommes de son propre clan.

Construit autour de cette reine de légende, ce film d'aventures à l'ancienne, réalisé et voulu par Adila Bendimerad, qui joue le rôle principal, et coréalisé par Damien Ounoury, revisite l'histoire de l'Algérie avec fougue et empathie, en exaltant cette veuve rétive aux dimensions d'une héroïne de tragédie. Tourné entièrement sur place, ce long-métrage est visuellement somptueux. — **D. F.**

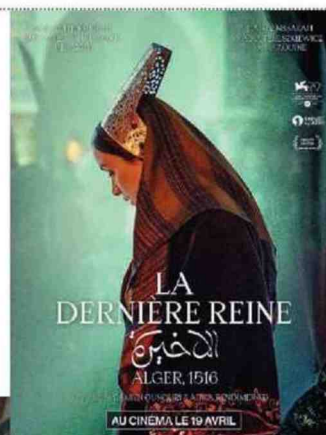


CULTURE | CINÉMA

LA DERNIÈRE REINE

Lady Macbeth à Alger

Première fiction du couple Damien Ounouri-Adila Bendimerad, "La Dernière Reine" est une épopée aux accents de tragédie shakespearienne. La réalisation, à l'esthétique surprenante, est servie par de beaux décors et des costumes de l'époque pré-ottomane. **Par Abdessamed Sahali**



le plus souvent, à placer des dialogues en français). La réalisation, d'ailleurs, surprend aussi, en s'éloignant de l'académisme habituel des reconstitutions de fresques historiques dans le cinéma mondial, et en se rapprochant, peut-être, d'une esthétique télévisuelle, avec des images nettes et sur-éclairées.

C'est Adila Bendimerad (ici dans le rôle de Zaphira, cette fameuse "dernière reine" qui a eu à cœur de porter cette histoire sur grand écran. Elle le propose donc naturellement à son mari Damien Ounouri, auteur de *Fidaï*, un très beau documentaire sur sa famille engagée au Front de libération nationale (FLN). Tous deux, ainsi, se lancent dans la réalisation de leur premier long-métrage de fiction.

Difficultés pour être projeté en Algérie

LA DERNIÈRE REINE

Une production Algérie-France-Arabie saoudite-Qatar-Taïwan de Damien Ounouri et Adila Bendimerad. Avec Adila Bendimerad, Dali Benssalah, Tahar Zaoui. Durée : 1h50.

Nous sommes à Alger en 1516, à l'époque où Barberousse libère la ville de l'emprise des Espagnols. Après avoir défait ses ennemis, le pirate se débarrasse secrètement de son allié, le roi d'Alger, pour convoiter sa femme Zaphira. Cette dernière, pas dupe, va jouer un rôle ambigu où l'amour et la politique ne font pas forcément bon ménage...

L'ambition du couple de réalisateurs Damien Ounouri et Adila Bendimerad était de donner à voir une histoire de l'Algérie qui n'est plus évoquée dans l'imaginaire collectif du pays. Autant dire qu'une telle immersion historique est unique dans le cinéma algérien et la première impression qui saisit le spectateur est bien celle d'une expérience inédite. Jamais un film algérien n'avait plongé dans un passé plus lointain que celui des débuts de la colonisation. Le plaisir d'admirer des décors et des costumes de l'époque pré-ottomane est donc déjà un ravissement en soi, qui contribue pour beaucoup au charme de ce long-métrage, lequel ne comporte en passant aucun mot de français (malgré la coproduction qui oblige,

La Dernière Reine est aussi écrit comme une tragédie classique. On pense beaucoup à Shakespeare dans le traitement de cette histoire, en particulier à *Macbeth*, ou plutôt à une relecture féministe de la pièce. Cette fois, ce n'est plus Lady Macbeth/Zaphira qui pousse Macbeth/Barberousse au régicide, comme ce n'est plus elle qui fantasme sur un infanticide, bien au contraire. Le rapport aimant de Zaphira à son fils est l'une des pierres angulaires du film. Adila Bendimerad, quasiment de tous les plans, incarne à merveille, il est vrai, cette intrigante qui, pour sauver son honneur et son royaume, est prête à tous les sacrifices.

Curieusement, le film, pourtant dénué de connotation politique contemporaine marquée, a connu de nombreuses difficultés pour être projeté en Algérie. Avec la dissolution du Fdatic, le fonds de développement pour les industries cinématographiques, c'est un signe supplémentaire de la navigation à vue des autorités algériennes sur le sujet. Dans l'attente d'une nouvelle loi et de la création de studios, espérons donc un franc succès à *La Dernière Reine* pour relancer les choses. ■

HISTOIRE

ALGÉRIE OTTOMANE LE PASSÉ RETROUVÉ

De nombreuses initiatives éclosent pour mettre en valeur cet héritage, mis à mal par un siècle de colonisation française puis un récit de libération tourné vers l'avenir. Pour le cinéaste Damien Ounouri, "il est important de faire ressurgir ça."

Par Donia Ismail

Dans la Casbah d'Alger, ils sont une dizaine de groupes à arpenter les allées, tantôt étroites, tantôt pentues de la vieille ville. Certains visiteurs viennent d'Espagne, d'autres du Japon. Dans le groupe de Meriem, en cette fin 2022, la plupart sont des locaux. Au fil de la visite de près de cinq heures dans les méandres de ce lieu inscrit au patrimoine mondial depuis 1992, la guide revient sur l'histoire : la période de la colonisation, l'installation des populations musulmanes, la paupérisation de ce quartier, la Bataille d'Alger, Ali la Pointe et bien d'autres choses...

C'est un véritable voyage, dans un coin de la capitale où le temps semble s'être arrêté. Puis, la guide s'épanche sur l'Algérie ottomane, l'époque méconnue où Alger était l'un des ports les plus importants de la Méditerranée et les populations du monde entier grimpaient les rues de la médina. Une période où "chaque Algérien était éduqué", souligne-t-elle. "Il n'y avait pas une maison sans livres, on trouvait un bon nombre d'écoles. Puis les Français sont arrivés et nous ont privés de tout cela, souffle-t-elle. Ils nous ont dit : 'Remerciez-nous, car on vous a apporté la civilisation.'" A ces mots, la foule, amassée autour d'elle, applaudit.

Arudj Barberousse, corsaire turc

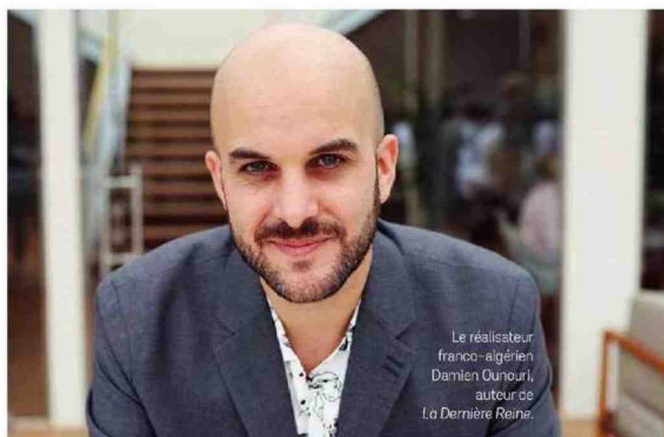
Soraya, 65 ans, est une enfant de l'indépendance algérienne. C'est sa benjamine, Maya, 23 ans, qui l'a entraînée dans cette visite. Cette histoire pré-française, Soraya ne la connaît pas. "On ne nous l'a jamais apprise à l'école, regrette-t-elle. Heureusement que la jeune génération s'en saisit de plus en plus."

En Algérie, l'histoire ottomane est reléguée à l'arrière-plan. Lors de la conquête et de la colonisation française, elle fut fortement délégitimée. En 1962, lorsqu'elle arrache son indépendance, la jeune nation tourne défini-

tivement le dos à cette partie de son histoire ; le récit national se construit alors autour de la guerre de libération. Des siècles plus tard, des initiatives, souvent culturelles, déterrent cette période oubliée.

Damien Ounouri est l'un d'eux. Le réalisateur franco-algérien dédie son premier long-métrage, *La Dernière Reine* (voir page S9), à la période pré-ottomane, le moment où Arudj Barberousse, corsaire turc, prend Alger après avoir libéré la ville des Espagnols. C'est le début de la régence d'Alger (1516-1830) et de la présence ottomane dans le pays. "Je saturais de toujours parler de la guerre d'Algérie, explique-t-il. J'étais très curieux de découvrir ce qu'il y avait avant." Alors, quand Adila Bendimerad, son épouse, co-réalisatrice du film, lui raconte la légende de cette reine Zaphira qui se serait opposée à Barberousse, "un nouveau pan de l'histoire s'est ouvert à moi", ajoute-t-il : "On a commencé à travailler sur le scénario en 2014, alors que le pays était encore très fermé et obtenir un visa était compliqué. On sentait une inertie. Puis on a découvert ce passé d'Alger, qui était une terre d'aventures où il y avait une grande mixité de nationalités. C'était un peu le New York de l'époque."

Sur grand écran, Damien Ounouri montre une période "où l'Algérie était démocratique, au moment où, en Europe, débutait l'inquisition". Aussi remet-il en question les arguments brandis par les nostalgiques de l'Algérie. D'ailleurs, le film s'ouvre sur une scène de conseil du roi, un lieu où tout le monde est assis au



Le réalisateur franco-algérien Damien Ounouri, auteur de *La Dernière Reine*.



Les méandres de la Casbah évoquent encore l'héritage ottoman de la régence d'Alger (1516-1830).

même niveau, où toutes les décisions sont prises de façon collégiale. Une image à rebours de ce que les Français dépeignent, des siècles plus tard. "Ça me tenait à cœur de montrer les ravages du colonialisme, de prouver que, non, l'Algérie était un pays développé, avec une longue histoire, contrairement à ce qu'a laissé penser Emmanuel Macron", maintient Damien Ounouri.

Le quartier des janissaires

Isabelle Grangaud, historienne et chercheuse au CNRS, spécialiste de l'Algérie ottomane, admet qu'il y a de plus en plus de travaux sur cette période, sans pour autant évoquer "un plus grand intérêt pour cette discipline". Si l'on parle d'un "Ottoman Turn", ce mouvement autour de l'historiographie ottomane et notamment sur sa partie orientale, le développement d'un tel champ d'étude au Maghreb et particulièrement en Algérie, reste encore fragile. "Très longtemps, cela n'a pas suscité d'intérêt. En 1962, on considérait qu'un homme neufalgérien était né et qu'il était complètement tourné vers l'avenir, explique Isabelle Grangaud. C'est aussi un effet de l'historiographie coloniale, qui a quand même désavoué l'historique pré-colonial." En Algérie, de surcroît, l'histoire comme discipline n'est pas valorisée. "Quand j'ai commencé à m'intéresser à ce

champ de l'historiographie, on me disait que je travaillais sur la préhistoire. C'est dire la considération que l'on avait pour cette période."

Retour à la Casbah. Dans le quartier des janissaires, au cœur de la citadelle qui peine à tenir debout, on se rassemble autour d'une réplique de la vieille ville. Meriem, un bâton en bois dans la main gauche, en bonne maîtresse d'école, explique chaque recoin de la forteresse. Les plus curieux s'approchent de la guide et souhaitent en savoir plus. Ces cinq heures dans la Casbah ont titillé leur curiosité. "Quels livres existent sur le sujet ?", demande Soraya. Meriem sourit et leur propose de se procurer *Tempête sur Alger*, de Daniel Nordman. Avant d'ajouter : "Il est interdit en Algérie, vous ne le trouverez qu'en France." Mais Meriem ne perd pas espoir. "Je le vois dans mes groupes, de plus en plus de personnes se saisissent de cette histoire. La preuve, il y a de plus en plus de guides, de sorties consacrées à l'Algérie ottomane."

Au cinéma, il a fallu du temps pour que l'on s'y intéresse. Mais un nouveau jour se lève. Le film de Damien Ounouri sort en salles ce 19 avril. Yasmine Chouikh, qui avait subjugué avec son drame *Jusqu'à la fin des temps*, prépare également un long-métrage sur cette période. La relève est là. "Il faut se réapproprier notre histoire, il y a un vrai danger d'effacement de notre patrimoine, conclut Damien Ounouri. Il est important de faire ressurgir ça." ■



SHAKESPEARE EN ALGÉRIE

AVENTURE Entre histoire et légende, un premier film algérien très romanesque avec batailles et trahisons

La Dernière Reine ★★★

Des films algériens situés au XVI^e siècle, il n'y en avait pas jusqu'alors, les productions locales privilégiant l'histoire plus récente du pays. C'est chose faite avec cet audacieux premier long métrage de fiction signé de l'actrice et metteuse en scène de théâtre Adila Bendimerad (*Le Repenti*), également devant la caméra dans le rôle-titre, et du réalisateur Damien Ounouri (auteur du documentaire *Fidaï*).

La Dernière Reine a le double mérite de combler un vide tout en s'articulant autour de Zaphira, une figure féminine à rebours des héros nationaux de la décolonisation glorifiés ou dépouillés de leur complexité. Même si les historiens contestent son existence, ce personnage aux contours très symboliques trouve là un écrin à sa mesure, comme le suggère l'ouverture du film alternant entre la douceur d'un harem et une rude bataille livrée par le corsaire Aroudj Barberousse

(Dali Benssalah) contre l'occupant espagnol.

Voilà le spectateur propulsé en 1516 dans une Alger délivrée mais bientôt en proie à de nouvelles convulsions : le roi Salim Toumi meurt assassiné peu après avoir scellé une alliance avec l'ambitieux libérateur, circonstances amenant son épouse Zaphira à tenir tête à celui-ci.

Beauté formelle

S'ensuit un récit hautement romanesque fait d'affrontements sanglants, de complots, de manipulations et d'enjeux politiques, si bien qu'on a un peu l'impression d'assister à une tragédie shakespearienne et à un épisode de *Game of Thrones* en même temps – les scènes de sexe en moins, ce qui n'empêche pas la sensualité. Les dialogues et le jeu très démonstratif des acteurs lui donnent même involontairement un petit côté soap pas désagréable. Un film aux décors et aux costumes soignés qui brille par sa beauté formelle. Un geste politique aussi. ●

BAPTISTE THION

D'Adila Bendimerad et Damien Ounouri, avec Adila Bendimerad, Dali Benssalah, Nadia Tereszkiewicz. 1 h 53. Sortie mercredi.





Cinéma « Je suis très lié à Rennes et j'y retourne dès que je peux »

Propos recueillis par Guénaëlle DaujonRévelé dans un clip du groupe electro The Blaze, Dali Benssalah joue, depuis, toutes les partitions. De James Bond, « Mourir peut attendre », en passant par « Athena », diffusé sur Netflix, ou jusqu'au premier film d'époque algérien « La dernière Reine », sa trajectoire, d'un quartier populaire de Rennes aux plateaux internationaux, est ascensionnelle.

À 19 ans, vous êtes champion de France de boxe thaï lorsqu'une blessure vous oriente vers le jeu d'acteur, vers « quelque chose qui vous appartient vraiment », dites-vous. Est-ce votre double identité bretonne et berbère qui a accentué cette recherche ?

Je ne sais pas. J'ai toujours été conscient de ma double appartenance culturelle. Je suis né et j'ai grandi à Rennes mais je suis allé très souvent en Algérie où la majorité de ma famille vit. C'est parfois difficile d'être centré lorsque l'on est issu d'un couple mixte. À l'époque, ce qui m'appartenait vraiment, c'était les sports de combat et ils m'ont rendu de grands services.

Votre parcours semble être un conte de fées. Pensez-vous que l'art peut permettre de s'en sortir ?

Le cinéma, c'est une fenêtre sur le monde. Rencontrer un art, qui sera une vocation ou non, ouvre et laisse place à un imaginaire

supplémentaire. C'est un outil qui permet d'aborder la vie de manière plus riche et plus complexe. Cela dit, mon parcours a quelque chose de presque banal ; une vie étudiante où je ne savais pas ce que je voulais. Puis, j'ai pris une décision et après, j'ai eu l'existence d'un élève comédien qui rame et trime pour payer ses cours. Ma passion est née en cours de route, en enchaînant les jobs alimentaires parce que, pour moi, c'est sur les planches que le temps s'arrête. Je n'avais pas un rêve de cinéma depuis l'enfance.

Votre détermination, votre volonté de travail, votre acharnement même, dites-vous, sont là pour « vous prouver des choses à vous-même ». En quoi jouer vous permet de dépasser vos limites ?

J'aime m'inscrire dans l'univers d'un scénariste, d'une réalisatrice ou réalisateur. Aller à la rencontre d'un personnage, c'est une façon de me réinventer le temps d'une histoire. C'est ce qui m'anime. Je ne sais pas raconter des histoires autrement qu'en les incarnant.

Vous crevez aussi l'écran dans « Athena », de Romain Gavras, dans le rôle d'Abdel, un militaire qui tente d'empêcher la cité de s'embraser. Est-ce le genre de la tragédie qui vous plaît ?

La tragédie commence dès les premières secondes. J'ai aimé la thématique de la fratrie et cet homme confronté à des problèmes

plus grands que lui. Je réfléchis beaucoup à mes choix et je suis accompagné par mon agent, Juanita Fellag. J'ai besoin de prendre du recul sur chaque projet.

Dans « La dernière reine » (*), de Damien Ounouri et Adila Bendimerad, vous incarnez Aroudj Barberousse, un personnage historique, fils de potier devenu sultan d'Alger. En quoi ce premier film d'époque réhabilite une partie de l'histoire algérienne ?

Comme beaucoup de gens de ma génération, je connaissais Barberousse, un pirate sanguinaire avec une barbe rousse ! Mais, en entrant dans cette histoire datant de 1516, c'est l'histoire avec un grand H que j'ai rencontrée. Elle ne m'était pas parvenue avant. Même si ce n'est pas sa volonté principale, c'est presque un devoir citoyen, ce film ! Il a été tourné en Algérie, de manière artisanale et avec une détermination extraordinaire. Et malgré un budget limité, il a une ambition de blockbuster américain. Le résultat est sublime. J'espère que ça donnera envie à d'autres cinéastes méditerranéens d'oser se réapproprier leur histoire.

Vous y exécutez des luttes chorégraphiques qui font appel à une technique de combat traditionnel algérien. Comment avez-vous construit ce langage corporel ?

J'ai travaillé avec une chorégraphe

et danseuse contemporaine, Christelle François. Puis avec Samir Haddadi qui a la seule école de cascades algérienne. Comme je revenais de sept mois et demi de répétitions avec les Anglo-saxons pour James Bond, il avait peur que je compare les projets. Mais je repars toujours d'une page blanche. Nous avons fait des recherches et des répétitions avec des épées en bois et puis de la pratique et encore de la pratique ! Samir avait construit un travail en amont de caractérisation des personnages. Pour lui, le mien devait être fort et rapide comme un tigre. Ça m'a plu. Cela peut sembler abstrait mais sur le moment, c'était très clair : j'étais un tigre ! (rires)

Êtes-vous aujourd'hui un exemple, dans votre quartier de Bréquigny, à Rennes ?

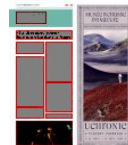
Je suis très lié à Rennes et j'y retourne dès que je peux. Quand j'étais petit, il y avait les grands frères qui parlaient des fantômes du passé, de ceux qui ont réussi. C'est à mon tour de montrer qu'en se battant pour quelque chose, on finit par l'avoir. Même si je ne suis arrivé nulle part, je suis au début d'une passion qui ne s'éteindra pas. La beauté, c'est le voyage ; l'éternel combat est toujours contre soi-même. Il faut se dépasser, aspirer à mieux. C'est un leitmotiv. * « La dernière reine », de Damien Ounouri et Adila Bendimerad (en salles mercredi)..



L'acteur Dali Benssalah a aussi joué Abdel dans le film « Athena » de Romain Gavras, diffusé, en septembre 2022, sur Netflix, et qui a été présenté lors du 79 Festival international du film de Venise.

■





GÉNÉRAL

«La dernière reine», héroïnes fantasy à Alger

Activant avec force tous les leviers du gros divertissement, l'épopée d'Adila Bendimerad entend rendre leur place aux femmes en magnifiant une monarque légendaire.

Tuez-les tous ! Diable ! Voilà longtemps qu'on n'avait vu de film où telle phrase serait prononcée sans ironie. Mais *la Dernière Reine* ne ménage pas ses effets, et surtout pas l'hémoglobine, qui y coule à gros bouillons : les complotistes algérois qui menacent de reprendre la ville des mains des corsaires (qui, eux-mêmes, l'avaient reprise aux Espagnols en 1516) sont zigouillés fissa, à grandes giclées de sang. Vendue par l'attaché de presse comme un «*Pirates des Caraïbes au bled*», voire un «*Game of Thrones sans le cul*» (sic), cette première fiction cosignée par la comédienne Adila Bendimerad, qui figure également au générique et déchire tout dans le rôle de la reine, et du cinéaste Damien Ounouri penche plutôt vers le péplum hollywoodien, malgré son cadre algérois au XVI^e siècle. Même emphase au son d'une musique omniprésente, même penchant pour l'anachronisme tous azimuts, même enchaînement parfois galvanisant de péripéties. Pas manichéen ni consensuel, car tout y est un peu plus compliqué qu'attendu, mais militant néanmoins, *la Dernière Reine* reprend à son compte la légende de la reine Zaphira, passée à la postérité sur nos côtes grâce à *l'Histoire du royaume d'Alger* (1725) de Laugier de Tassy.

Son existence a été démentie depuis par des palanquées d'historiens, mais qu'importe ! L'histoire de la deuxième femme du roi Salim Toumi, assassiné par le corsaire Aroudj Barberousse, qui tiendra tête à l'impétrant après le décès de son mari «*pour le bien d'Alger*», était trop belle pour mourir dans d'obscures querelles historiographiques. La remise en question du mythe fait même figure, aux yeux d'Adila Bendimerad, d'enjeu de mémoire, ce nœud fournissant «*la possibilité de faire surgir la question de l'effacement des femmes dans l'histoire et la force d'évocation de la légende à une époque cruciale et jamais représentée de l'histoire d'Alger*». Reconstitution léchée tournée dans divers sites historiques à travers le pays, *la Dernière Reine* a bénéficié des ultimes soutiens de l'équivalent algérien du CNC, le Fdatic, dissous en décembre 2021 à la consternation générale. Sur fond de harem où piaillent des femmes vêtues de burnous brodés, et de côte accidentée d'où surgissent des corsaires assoiffés, le film commence cahin-caha, bombardant les spectateurs de clichés – froncements de sourcils des bandits, méchant taillé tel un lutteur de MMA, rivalités féminines un peu rances... Mais peut-être est-ce pour mieux les déjouer, car ça s'arrange après la mort de Salim Toumi, les prota-

gonistes se révélant plus complexes que craint, et les enjeux s'épanouissant pour accueillir moult personnages venus de tous horizons – dont Astrid la Scandinave, incarnée par Nadia Tereszkiewicz – rendant à Alger son passé cosmopolite. L'intrigue se plaît à contrer les attendus, chroniquant notamment l'émancipation de Zaphira, qui n'hésite pas elle non plus à distribuer les coups de poignard. La structure en cinq actes signalée par des cartons avertira les spectateurs les plus aguerris que tout cela ne se finira pas forcément bien. C'est un peu chiffon, toutefois, qu'on quitte Zaphira, finalement sanctifiée en son rôle de mōman – quitte à tordre l'histoire, on l'aurait bien vue conquérante jusqu'au bout.

ÉLISABETH FRANCK-DUMAS

LA DERNIÈRE REINE d'ADILA BENDIMERAD et DAMIEN OUNOURI, avec Adila Bendimerad et Dali Benssalah, 1 h 53.





La reine Zaphira veut défendre Alger contre le corsaire Barberousse.

JOUR2FETE



“La dernière reine”

Film algérien d'Adila Bendimerad et Damien Ounouri On n'avait jamais vu ça. Littéralement : jusqu'à aujourd'hui, aucun film algérien n'avait été consacré à une période aussi ancienne de son histoire. Esthétiquement : jusqu'à aujourd'hui aucun film algérien n'avait proposé un tel alliage de reconstitution historique, grand spectacle et de mélodrame féministe. Et c'est un premier film coréalisé par sa vedette Adila Bendimerad ! Elle incarne la légendaire reine Zaphira, qui, dit-on, était une des épouses du roi d'Alger en 1516. Les Espagnols occupent alors la cité mais, dans le confort de son luxueux palais, la belle s'inquiète surtout de son fils adoré et de son époux qui néglige ses devoirs envers elle, par trop absorbé qu'il est par les affaires de l'état. Bientôt, débarque le puissant et terrible pirate Aroudj Barberousse pour “libérer” la ville. Cela fait comme il fallait alors (violemment), le pirate et le roi nouent une alliance... qui ne tiendra pas longtemps. « *Je prendrai son palais et je chevaucherai son cheval... et sa femme* », prophétise Aroudj devant ses hommes. Peu de temps après, hasard, le souverain est retrouvé mort dans son hammam. Barberousse réclame alors Zaphira en mariage. Mais celle-ci va lui tenir tête. Forte tête. Elle va s'opposer aux pirates mais aussi à sa famille, à

l'ordre établi, bref au destin que d'autres s'échinent à vouloir écrire à sa place. Il y a de la *Reine Margot* dans cette femme puissante, complexe, intelligente, sensuelle, qui se dérobe et qui s'affirme. Mais l'option retenue par Adila Bendimerad et Damien Ounouri a plus à voir avec les blockbusters historiques indiens qu'avec l'opéra anthracite et hémoglobine de Patrice Chéreau. Leur budget est sans commune mesure mais la fresque épique et sentimentale ne souffre pas de l'humilité de leurs moyens. Rien ne résiste à sa détermination au romanesque, à l'énergie de son interprétation, au souffle constant de sa narration... « *Pleine de bruit et de fureur* », cette aventure passionnante prend à mesure qu'elle progresse des accents shakespeariens et elle s'achève comme il se doit en tragédie. J. Be Adila Bendimerad incarne la légendaire reine Zaphira. JOUR2FÊTE ■

Sur les écrans

COUP DE CŒUR

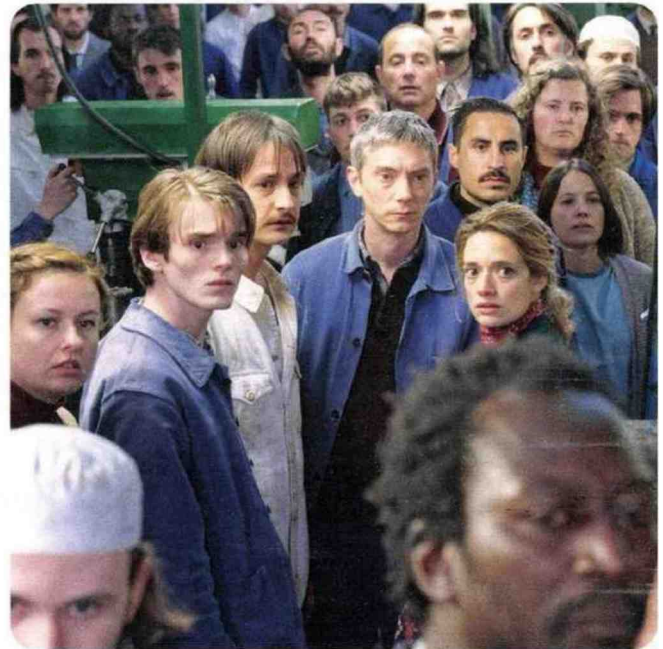
MAI 68, LE RETOUR ?

En 1969, Robert, un normalien, intègre une usine Citroën comme employé à la chaîne. Ainsi infiltré, il pousse le personnel à se révolter contre les conditions de travail. Inspiré par des faits réels, *L'Établi* revient sur le parcours de ces militants d'extrême gauche ayant tenté d'entretenir la flamme allumée par Mai 68. Plus encore que son atmosphère prenante de thriller social autour de l'aliénation par le travail, cette chronique trouble par ses échos avec le monde actuel (brutalité économique, rapports de classes...). Et si un parfum



de révolution ouvrière était de nouveau dans l'air ? *L'Établi* observe avec finesse ce retour d'ébullition.

► *L'Établi*, de Mathias Gokalp. Avec Swann Arlaud, Mélanie Thierry (photo)... En salle le 5 avril.



Swann Arlaud (au centre, de face) interprète Robert, inspiré de Robert Linhart, auteur du livre autobiographique *L'Établi* (1978).

LA BONNE SURPRISE

CHERCHER LE GARÇON



Marie-Luce a beau être très entourée par son père et les pensionnaires de sa maison d'accueil pour seniors, l'adolescente ne se sent pas à sa place, ni reconnue. Au collège, un quiproquo l'amène à se faire passer pour un garçon, ce qui va la rendre populaire. La scénariste de *La Famille Bélier* passe à la réalisation pour prolonger une exploration de l'adolescence et sa crise d'identité, sans être pour autant dans la redite. La nouvelle venue Brune Moulin, aussi pétillante qu'une Sophie Marceau à ses débuts, comme la tendresse des relations intergénérationnelles, font du film un héritier méritant de *La Boum*.

► *La Plus Belle pour aller danser*, de Victoria Bedos. Avec Brune Moulin et Philippe Katerine (photo), Pierre Richard... En salle le 26 avril.

FAMILIAL

MIAOU !

Clémence panique : Rroù, son chaton adoré, s'est échappé en pleine nature lors de ses vacances à la campagne. Saura-t-il survivre ? *Mon Chat et moi, la grande aventure de Rroù* poursuit une veine de cinéma animalier mêlant documentaire et fiction. Une combinaison qui ne tient pas toujours sur ses quatre pattes (une sous-intrigue autour d'un divorce est des plus dispensables) mais se fait caressante quand



elle s'attache à la découverte de la forêt par un félin domestique. Idéal pour faire ronronner de plaisir les petits-enfants pendant les vacances de Pâques.

► *Mon Chat et moi, la grande aventure de Rroù*, de Guillaume Maidatchevsky. Avec Capucine Sainson-Fabresse (photo), Corinne Masiero... En salle le 5 avril.

PAGES RÉALISÉES PAR ALEX MASSON

JULIEN PANNE - JEAN-CLAUDE LOTHIER

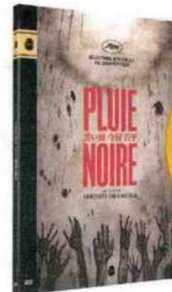
AVENTUREUX

REINE DE LÉGENDE



1516. Venu libérer l'Algérie de l'occupation espagnole, le pirate Barberousse s'éprend de la reine Zaphira. Femme rebelle, elle va prendre le pouvoir pour ne pas tomber dans ses bras... *La Dernière Reine* se réapproprie la tradition du film de cape et d'épée pour y insuffler un regard féministe contemporain. Même gênée aux entournures par un budget visiblement riquiqui ou emportée par ses excès (les scènes de batailles, inutilement sanglantes), la tentative possède un certain charme. Entre fantaisie échevelée (l'existence de cette reine n'a jamais été démontrée) et tragédie shakespearienne à l'orientale.

► *La Dernière Reine*, d'Adila Bendimerad et Damien Ounouri. Avec Adila Bendimerad... En salle le 19 avril.



PLUIE NOIRE

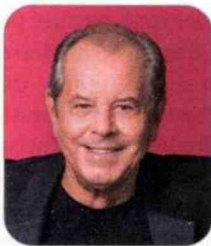
Beaucoup de films ont raconté la tragédie d'Hiroshima. Mais peu l'ont fait à hauteur des civils. L'Histoire vue à travers un déchirant prisme intime.

► De Shohei Imamura. Blu-Ray. The Jokers. Disponible.

CORSAGE

Sissi sera pour l'éternité Romy Schneider, mais cette variation autour d'une impératrice quadragénaire se rebellant contre le protocole reste passionnante.

► De Marie Kreutzer. Blu-Ray. Ad vitam. Le 18 avril.



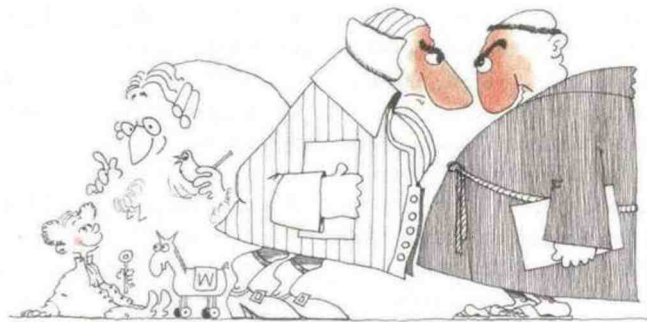
Clarinettiste, animateur radio et dessinateur

LA NOTE LÉGÈRE DE CHRISTIAN MORIN

Cache-cache musical

La *Symphonie des Jouets*, en trois mouvements, ne serait pas de Léopold Mozart (le père de Wolfgang Amadeus). La première édition fut attribuée à Joseph Haydn qui l'aurait composée après l'achat de jouets pour l'interpréter, lors d'une soirée de Noël, chez le comte Nicolas Esterhazy. Mais, dans les années 1930, les musicologues en doutent car elle n'apparaît pas dans le catalogue des œuvres de Haydn classées par ses soins. Rebondissement: l'identité du véritable créateur semble révélée avec la découverte de trois mouvements de l'œuvre dans un manuscrit copié par Léopold Mozart. On lui attribue aussitôt la paternité! Au même moment, dans un couvent du Tyrol,

on découvre un manuscrit avec ces trois mêmes mouvements, signé: père Edmund Angerer! Après analyse, c'est plutôt Angerer qui aurait recopié les trois mouvements de la *Cassation en sol* de ce cher Léopold et non le contraire. Le doute subsiste... de quoi briser nos rêves d'enfant.



Morin

Retrouvez Christian Morin sur Radio Classique, du lundi au vendredi de 9h30 à 12 heures.





La dernière reine au XVIe siècle en Algérie

Thierry CHEZE.

Ce mercredi au cinéma. C'est un film événement : le tout premier drame en costumes de toute l'histoire du cinéma algérien. Et un magnifique hommage aux femmes de ce pays.

Il faut d'abord reconnaître au duo de réalisateurs Damien Ounouri-Adila Bendimerad un sacré panache. Oser s'attaquer, pour son premier long-métrage, à un film en costumes, avec ses coûts élevés et un arrêt pour cause de Covid, est la preuve d'une ambition rare. Quelques mois après sa présentation à Venise, voilà donc que débarque en France cette leçon d'histoire, jamais scolaire, qui met le cap sur l'Algérie de 1516.

Le pirate et la reine
Damien Ounouri et Adila Bendimerad mettent en scène le face-à-face entre le pirate Barberousse (Dali Benssalah, une fois encore impérial), venant de libérer Alger de la tyrannie des Espagnols, et la femme qui va oser lui tenir tête, la fameuse reine Zaphira (Adila Bendimerad, aussi à l'aise devant la caméra que derrière). On y retrouve aussi Nadia Tereszkiewicz, tout juste sortie de Mon crime et des Amandiers.

Les deux cinéastes y proposent un mélange réussi de spectaculaire et d'intime où duels enlevés et dialogues à fleurets mouchetés se marient harmonieusement.

Du côté des historiens, on se divise depuis toujours quant à l'existence de Zaphira, que beaucoup

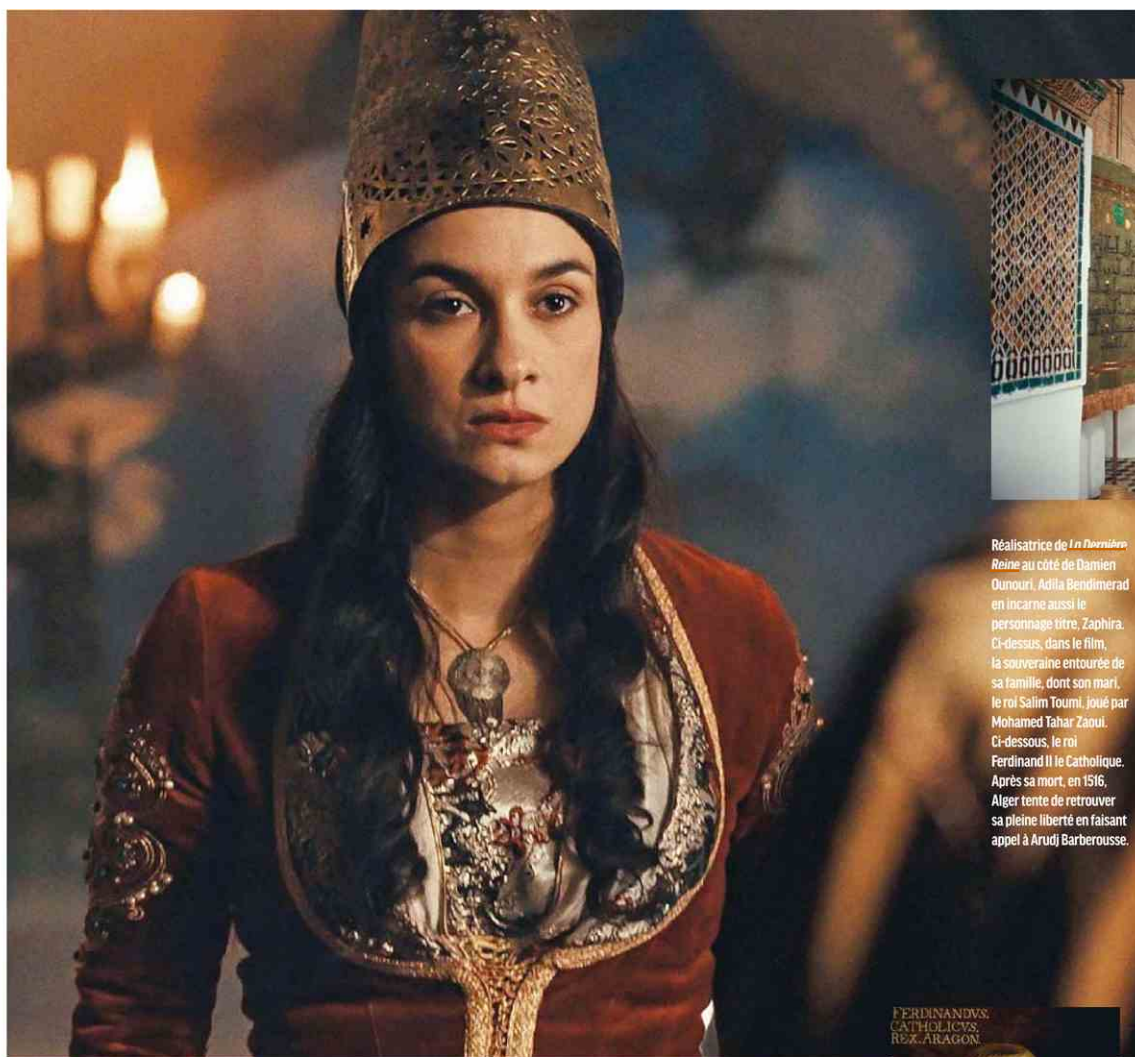
considèrent comme inventée de toutes pièces. Mais, de sa position de cinéaste, le duo Ounouri-Bendimerad peut s'amuser à brouiller les pistes. À faire comme si. À replacer dans l'histoire de leur pays une femme longtemps invisibilisée comme pour mieux célébrer les Algériennes d'aujourd'hui qui, à leur manière, ont aussi du mal à se faire entendre face au patriarcat tout puissant. Rien de tout cela n'est évidemment martelé mais suggéré dans un geste féministe flamboyant, qui fait oublier les quelques coups de mou du récit. Une vraie curiosité. 1 h 53.



Adila Bendimerad dans le rôle de la reine Zaphira.



Quelle histoire!



Réalisatrice de *Un Dromidaire*, Reine au côté de Damien Ounouri, Adila Bendimerad en incarne aussi le personnage titre, Zaphira. Ci-dessus, dans le film, la souveraine entourée de sa famille, dont son mari, le roi Salim Toumi, joué par Mohamed Tahar Zaoui. Ci-dessous, le roi Ferdinand II le Catholique. Après sa mort, en 1516, Alger tente de retrouver sa pleine liberté en faisant appel à Arudj Barberousse.



ZAPHIRA, LA DERNIÈRE REINE UNE HÉROÏNE ALGÉRIENNE

Avec leur film*, les cinéastes Damien Ounouri et Adila Bendimerad, retracent la résistance de la reine Zaphira face à la brutalité du corsaire Arudj Barberousse, au XVI^e siècle, à Alger. Légende ou réalité ? Si les historiens ne s'accordent pas sur l'épisode, le combat de cette tragique héroïne hante encore la mythologie de l'autre côté de la Méditerranée. PAR SYLVIE DAUVILLIER



A l'aube du XVI^e siècle, l'Afrique du Nord, divisée en petits royaumes, suscite la convoitise grandissante de l'Empire espagnol, Ferdinand II le Catholique aspirant à coloniser ces territoires berbères islamisés dans la poursuite de la Reconquista. Aussi, après la prise d'Oran quelques années plus tôt, et alors qu'elles occupent la forteresse du Peñon, un îlot stratégique de la baie d'Alger, les troupes espagnoles menacent d'envahir la cité portuaire. Pour parer au danger, les bourgeois et marchands prospères de la ville ont sollicité la protection de Salim Toumi, le chef des Thaâliba, une puissante tribu établie plus au sud, dans la plaine fertile de la Mitidja. Au travers d'une fresque épique, *La Dernière Reine* se saisit de ces événements quand, en 1516, le prince, devenu émir respecté d'Alger, cherche à desserrer l'étau espagnol à ses portes.

Dans le palais de la Jenina aux patios enchanteurs, où l'érudit et charismatique souverain vit avec sa suite, le raffinement oriental le dispute aux intrigues de cour. Le film s'attache surtout à la figure shakespearienne de sa présumée seconde épouse, la belle Zaphira à la liberté farouche, qui veille jalousement à l'avenir de leur fils Yahia, âgé d'une dizaine d'années. « Ce personnage fut contesté puis soutenu à travers les siècles par les historiens et les chroniqueurs », explique la coréalisatrice et comédienne Adila Bendimerad, qui l'incarne à l'écran avec ferveur. « À

chaque fois qu'il est question d'elle, il y a un immense désir mêlé d'une remise en question de son existence. Je me suis intéressée à ce "nœud" comme à une possibilité de faire surgir la question de l'effacement des femmes dans l'histoire et la force d'évocation de la légende à une époque cruciale et jamais représentée de l'histoire d'Alger. Qu'elle soit légende ou réalité, cette femme continue de marquer l'imaginaire des Algériens. »

Tandis que Zaphira, dans ses appartements du harem, souffre d'être délaissée en cette période troublée, le roi Salim Toumi, en quête de renforts face au projet espagnol de conquérir la ville, se résout à appeler à l'aide les redoutables frères Barberousse, dont les exploits guerriers nourrissent les récits de la région. Nés dans un humble foyer gréco-turc de Mytilène, sur l'île de Lesbos, Arudj et son cadet Kheireddine, corsaires à la réputation sanguinaire, ont, avec leurs janissaires, écumé la Méditerranée, et viennent juste d'établir leur fief à Jijel, à l'est d'Alger. Avec son impressionnant bras d'argent, qui remplace celui qu'il a perdu lors de la bataille de Bougie en Kabylie, l'ainé Arudj est réputé pour sa brutalité.

Combattant hors pair, il accepte de libérer Alger du joug espagnol imminent. Et s'acquittant de sa mission avec zèle, il arrache bientôt la victoire aux forces de l'Empire espagnol. Plein de gratitude, le roi ne ménage pas ses efforts pour témoigner sa reconnaissance au sauveur. Allant à sa rencontre à deux journées de cheval, il l'accompagne jusqu'à Alger,

© TAHIRI AND AGAT FILMS/SCOPFETE DU ALFREDO DAGLI ORTHOPHOTO



Après l'assassinat de son mari, le roi Salim Toumi, la reine Zaphira refuse les avances de Barberousse et devient la figure de la résistance au nouveau maître des lieux.

où le peuple en liesse réserve à l'homme providentiel un accueil triomphal. Mais logés au palais et traités avec honneurs et prodigalité, Arudj Barberousse et ses hommes ne tardent pas à en abuser, jusqu'au jour où le chef corsaire ourdit un complot pour s'emparer du pouvoir de cette petite monarchie gouvernée collégialement. En 1516, il étrangle le souverain dans son bain, avant de nier toute responsabilité dans l'assassinat.

Le nouveau maître d'Alger se fait aussitôt proclamer sultan, écrasant toute contestation et régnant bientôt par la terreur. Selon la légende, il se consume également de désir pour Zaphira, qu'il rêve d'épouser. Par cette union, l'usurpateur espère en outre gagner une légitimité auprès des illustres familles des nations araboberbères auxquelles la reine est liée. Mais la veuve, submergée par le chagrin, est résolue à ne jamais se soumettre au meurtrier de son roi bien-aimé. De sa résistance au tyran, il reste peu de traces, sinon ce témoignage de Jacques Philippe Laugier de Tassy, « commissaire de la

Marine pour Sa Majesté très chrétienne en Hollande », deux siècles après les faits. Dans son *Histoire du royaume d'Alger - Un diplomate français en 1724*, celui-ci s'emploie à retracer la lutte exemplaire de la vertueuse « dernière reine ». En concédant qu'« il y a peu de personnes qui la sachent dans le pays même », l'auteur ajoute avec prudence : « Elle pourrait passer pour un roman et je ne voudrais pas être le garant de sa vérité. » En gage de sa bonne foi, il dit toutefois la tenir d'un manuscrit traduit, lequel aurait appartenu à Sidi Ahmed Ben Haraam, marabout de Constantine et descendant de Salim Toumi. Laugier de Tassy fait au passage l'éloge du monarque « distingué par sa valeur », quand d'autres – l'histoire s'écrivant souvent avec une plume trempée dans l'encre politique – reprocheront à l'émir une

coupable allégeance *in fine* à l'Espagne. D'abord soucieux de rallier le cœur de Zaphira en douceur, Arudj Barberousse la couvre de bienfaits, tandis que la reine, rongée par la fureur et la douleur, sombre dans une détresse muette. « Ton sort, belle Zaphira », lui promet-il au fil d'une correspondance que prétend reproduire l'imaginatif Jacques Philippe Laugier de Tassy, « fera envie à toutes les femmes du monde. Tu régneras, non comme tu as fait, mais en véritable souveraine de ton roi et de tes sujets, avec une autorité pleine et absolue. J'espère qu'en peu de temps, ma valeur, secondée par mes invincibles troupes, mettra toute l'Afrique à tes pieds. »

Au désespoir de ne pouvoir venger son mari et désireuse d'échapper à l'emprise de Barberousse, Zaphira lui aurait alors répondu, toujours selon le diplomate : « Je ne puis accepter sans me rendre à jamais un objet d'horreur et d'abomination à tous les vrais croyants. Permetts, Seigneur, que je te représente que mon époux a péri depuis peu d'une mort violente [...] À

Face à Barberousse, Zaphira reste inflexible : « Je dois te dire que j'accepterais plutôt la mort que ta main. »





Le redoutable Arudj Barberousse - qui se fera bientôt proclamer sultan - est interprété par l'acteur français Dali Benssalah. Après la mort d'Arudj en 1518, son frère, Kheireddine, lui succède sur le trône. Commence alors la Régence d'Alger. Ci-dessous, la cité portuaire sous le règne de Soliman le Magnifique quelques années plus tard.

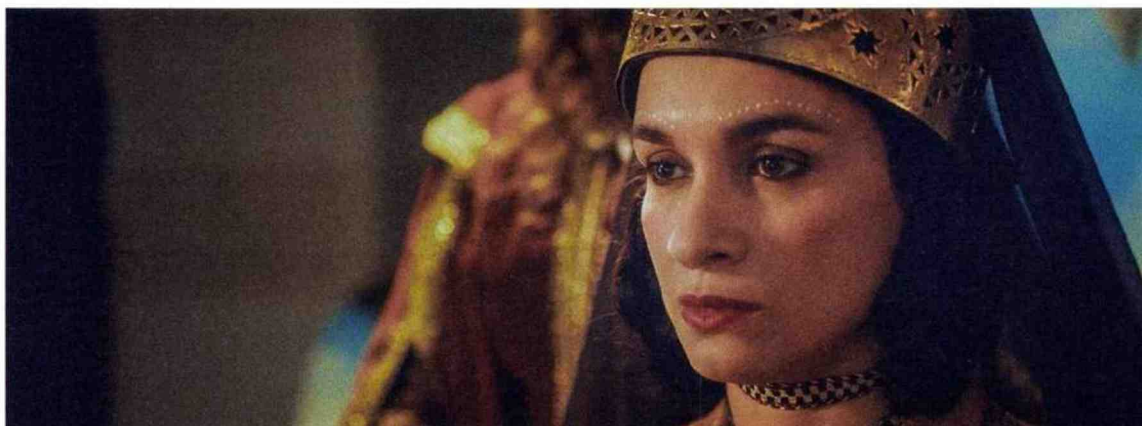


peine avait-il expiré que tu t'es emparé de la ville par la force : tes soldats ont commis des cruautés qui font frémir. Ils ont tué, violé et se sont tout approprié [...] Ni les supplices, ni la mort n'ont rien d'assez effrayant pour me faire changer de sentiment. S'il est vrai que tu aimes l'infortunée Zaphira, donne-moi la liberté d'aller dans la plaine de la Mitidja avec mes femmes et mes esclaves pour mêler mes regrets avec les leurs. » Mais la tragédie de la reine, qui impute le crime au despote malgré ses dénégations, s'amplifie encore avec la fuite de son fils, le prince Yahia, à Oran, lequel ne survivra pas dans le film. Pour lui prouver son innocence, Barberousse aurait alors, après un simulacre d'enquête, prétendu tenir les coupables et préféré sacrifier quelques soldats de ses troupes. Se croyant ainsi lavé de tout soupçon, l'usurpateur exhorte une fois encore Zaphira à régner à ses côtés. « Je dois te dire que j'accepterais plutôt la mort que ta main », lui signifie la reine éprouvée sans appel. Cet ultime refus

déclenche une rage irrépressible. Résolu à la posséder de force, il se rue dans les appartements de la souveraine déchu. La malheureuse tente de défendre son honneur avec un poignard, blesse le corsaire avant d'avaler du poison et de périr en martyr. Barberousse, quant à lui, trouvera la mort lors de la bataille de Tlemcen en 1518, face aux forces coali-

sées du sultan de la cité et de la Couronne d'Espagne. Pour se protéger des assauts de cette armée, son frère Kheireddine, qui lui succède sur le trône, prêterait allégeance à l'Empire ottoman, inaugurant la Régence d'Alger.

👁️ [*La Dernière Reine](#), en salle.



La Dernière Reine de Damien Ounouri et Adila Bendimerad

**(Re)naissance
à Alger**
Nicolas Bauche

Sortie le 19 avril

El akhira

France/Arabie Saoudite/Qatar/Taiwan/Algérie (2022) 1 h 50. Réal. et scén. : Damien Ounouri, Adila Bendimerad. Dir. photo. : Shadi Chaaban. Déc. : Feriel Gasmel Issiakhem. Cost. : Jean-Marc Mireté. Son : Amine Teggat, Li Dan-Feng, Bosk Chien. Mont. : Matthieu Laclau, Yann-Shan Tsai. Prod. : Adila Bendimerad, Patrick Sobelman, Roger Huang, Justine O. Cies de prod. : Taj Intaj, Agat Films, Orange Studio, Yi Tiao Long Hu Bao International Entertainment Co. Dist. fr. : Jour 2 Fête.

Int. : Adila Bendimerad (la reine Zaphira), Dali Benssalah (Aroudj Barberousse), Tahar Zaoui (le roi Salim Toumi), Nadia Terezhkiewicz (la Scandinave), Imen Nouel (la reine Chegga).

Voir aussi n° 743, p. 72, Cinémed

DE L'AUTRE CÔTÉ de la Méditerranée, la Renaissance européenne sonne le glas d'un rêve. En 1516, Alger est à la croisée des chemins et son modèle politique vit ses ultimes heures de gloire. *La Dernière Reine* de Damien Ounouri et

Adila Bendimerad est le film de cette mort, autant que la résurgence d'un ambitieux cinéma national. Le destin de Zaphira (Adila Bendimerad), la tête couronnée du titre, y joue le rôle d'une légende, cimentant une identité algérienne à la fois féminine, jusqu'au-boutiste et farouchement indépendante.

Politiquement, la partie est pourtant loin d'être gagnée : la cité est alors prise dans une triangulation avec l'Espagne et l'Empire Ottoman qui lui laisse peu d'espoir quant à sa future liberté. Émotionnellement, Zaphira est le sommet d'un triangle amoureux composé d'un soupireur mal famé (Aroudj Barberousse, le pirate libérateur contre l'opresseur espagnol) et de son royal époux (Salim Toumi). Tout le scénario du long métrage repose sur le télescopage progressif de ses deux formes invisibles. Des triangles superposés comme un signe fatal et morbide.

La Dernière Reine est perpétuellement traversé par la notion de basculement. Ainsi, le cours de l'Histoire, ponctué de scènes de bataille, de joutes verbales et de complots ourdis à demimot sous un soleil de plomb. Puis, l'inversion des codes sociaux : des méchants armés jusqu'aux dents – des pirates – à deux doigts d'instaurer la paix et l'ordre ; une reine que la mort de son mari laisse en dehors de toute tutelle masculine, une salissure à l'époque ! Et le sentiment que la vacance décrite

par *La Dernière Reine* est l'espace cinématographique propice pour reconstituer un monde aujourd'hui disparu. Le Palais de la Jénina, rasé par les Français en 1857, reprend forme sous nos yeux avec des décors filmés au palais El Mechouar. Les plans de la Casbah, du palais des Raïs ou des ruines de Tipaza achèvent une description sensible et vif-argent.

Dans le film, la tourmente politique est l'occasion d'un double portrait de femme, celui de deux des épouses du roi Salim Toumi, Chegga (Imen Nouel) et Zaphira. Leur sororité au nom d'Alger décrypte la résistance au féminin. D'un côté : l'insurrection armée jusqu'à faire verser le sang. De l'autre : le mariage forcé et l'érotisme comme piège pour faire capituler l'ennemi.

Ce n'est pas tout à fait un hasard, si le couple de cinéastes touche-à-tout choisit de retisser les liens de l'Algérie avec son passé mythique : Zaphira devient ainsi une femme porte-étendard de la nation, à un moment où d'aucuns observent un durcissement peut-être dictatorial¹ en Algérie. *La Dernière Reine* est une engagée pour l'éternité. ■

1. Nous renvoyons au rapport 2023 de Human Rights Watch et à l'entretien de Mouloud Boumghar dans *Le Monde* du 10 février 2023 (« L'Algérie "est entrée dans une phase dictatoriale" »).

Le rôle d'une légende (Adila Bendimerad)



LA DERNIÈRE REINE

PAR DAMIEN OUNOURI
ET ADILA BENDIMERAD

*Drame historique algérien,
avec Adila Bendimerad, Dali
Benssalah, Tahar Zaoui (1h53).*

☆☆☆☆ Au XVI^e siècle, Alger,
sous la botte de l'Espagne,
est conquise par le corsaire
ottoman Barberousse, qui
est proclamé sultan de la ville.
Une femme le défie : la reine
Zaphira, dont la légende dit
qu'elle s'empoisonna après la
mort par strangulation de son
mari, l'émir d'Alger. Le mythe
et l'Histoire s'entremêlent
dans ce film à grand spectacle,
où le luxe de l'apparat côtoie la
barbarie de l'époque. C'est beau
à regarder, avec des costumes
et des décors somptueux,
et un discret message à
la fois féministe et anti-colonial.
Premier long-métrage de
Damien Ounouri, coproduit
et coréalisé par l'actrice Adila
Bendimerad, voici une jolie
réussite romanesque, tournée
en somptueux décors naturels.

F. F.



« La Dernière Reine » de Damien Ounouri et Adila Bendimerad.

JOUR2FÊTE - 1941 SEDIF. TOUS DROITS RÉSERVÉS - VENDÉMAIRE





19 AVRIL | ★★ ★

LA DERNIÈRE REINE



Nadia Tereszkiewicz

Un film historique dans tous les sens du terme. Le portrait de la reine Zaphira qui tint tête au pirate Barberousse dans sa conquête du royaume algérien en 1516. Et le tout premier drame en costumes du 7^e art algé-

rien. Se lancer dans un projet aussi ambitieux – qui plus est pour des débuts dans le long – nécessite une part d'inconscience. Mais malgré quelques longueurs et maladresses, Damien Ououri et Adila Bendimerad (qui joue, très bien, Zaphira) ont du panache à revendre. Leur désir d'un cinéma mêlant intime et spectaculaire épouse celui de redonner à Zaphira la place que cinq siècles de patriarcat ont contribué à effacer. Un geste pour réinscrire les femmes dans le roman national et inciter les Algériennes d'aujourd'hui à résister face à des menaces similaires : les faire taire, les invisibiliser. Interprété avec fougue (Dali Benssalah et Nadia Tereszkiewicz, irrésistibles), un défi relevé haut la main. ♦ Tc

Pays Algérie, France... • De Damien Ououri & Adila Bendimerad • Avec Adila Bendimerad, Dali Benssalah, Nadia Tereszkiewicz... • Durée 1h53





DRAME

LA PERLE DU DÉSERT

★ ★ *La Dernière Reine*, de Damien Ounouri et Adila Bendimerad, avec Adila Bendimerad, Dali Benssalah, Nadia Tereszkiewicz (déjà en salles).

Algérie, 1516. Parce qu'il a libéré Alger de la tyrannie des Espagnols, le pirate Aroudj Barberousse se sent tout-puissant pour prendre le pouvoir sur le royaume. Mais la courageuse reine Zaphira est bien décidée à lui tenir tête... Entre histoire et légende, Ounouri et Bendimerad ont tissé une histoire romanesque et sanglante où s'entremêlent le destin d'une héroïne et celui d'une ville. De quoi mettre en scène un esthétique film en costumes, et offrir à deux de nos plus prometteurs acteurs (Dali Benssalah et Nadia Tereszkiewicz) des rôles hauts en couleur. **C. G.**



Cinéma - Zaphira, dernière reine d'Alger, tient tête au pirate Barberousse

Sandra HARTMANN

PUY-DE-DÔME - « **La Dernière Reine** », film réalisé par **Damien Ounouri** et **Adila Bendimerad**, est sorti mercredi 19 avril dans les salles. **Entretien avec Damien Ounouri.**

Damien Ounouri se souviendra de la présentation de son film, La Dernière Reine, aux Ambiances, à Clermont-Ferrand. Le réalisateur, originaire du Puy-de-Dôme, avait tourné des scènes de son documentaire Fidaï (une histoire familiale autour de la guerre d'Algérie), rue Saint-Dominique. C'est là où se trouve le cinéma. « Cette séance était émouvante, reconnaît le réalisateur. Il y avait des gens de mon village, Saint-Bonnet-ès-Allier, que je n'avais pas revus depuis longtemps. Il y avait mes parents, des amis, et aussi les habitués du cinéma. À la fin de la projection, il y a eu un long débat avec les spectateurs. » La Dernière Reine est un film algérien. L'histoire en deux mots : au xvie siècle, le pirate Aroudj Barberousse, après avoir libéré Alger des Espagnols, prend le pouvoir. Pour ce faire, la rumeur dit qu'il aurait fait assassiner le roi Salim Toumi, malgré leur alliance. La veuve du roi, la reine Zaphira, ne va pas du tout rester au rang de femme soumise. Elle va s'opposer à Barberousse... « La Dernière Reine est un film d'époque, raconte Damien Ounouri. Dans le cinéma algérien, c'est le premier film remontant plus loin que le

colonialisme. Nous avons été bien suivis par nos différents partenaires, et surtout, nous avons été libres de raconter ce que nous voulions. Pour l'instant, le film n'est pas sorti en Algérie, notamment à cause d'un retard de visa, mais la bande-annonce tourne. »



Dali Benssalah joue Barberousse.

« **Il y a tant à dire sur le rôle des femmes dans la grande histoire** » Zaphira est interprétée par Adila Bendimerad. La comédienne était présente à Clermont-Ferrand pour la présentation du film. Outre le fait d'interpréter le rôle principal, elle a écrit et coréalisé le film avec Damien Ounouri. « L'existence de Zaphira est controversée, poursuit le réalisateur. Elle a existé pour des historiens, et pour d'autres, ce n'est qu'un mythe. On trouve des traces de son existence dans les livres, mais ce n'est qu'une phrase sur 500 pages. Pourtant, il y a tant à dire sur le rôle des femmes dans la grande histoire. »

C'est pourquoi La Dernière Reine comprend des personnages féminins forts. « Avec Adila, nous voulions attaquer ce film par le féminin, précise-t-il. Ce sont les femmes qui tracent les lignes directrices. Si les hommes ne sont plus là, les femmes prennent les rênes. Ce film aurait pu s'appeler Les Dernières Reines, avec des femmes voulant changer les choses à leur manière. Même si elles n'ont pas toute la maîtrise, ce sont de véritables stratèges. »



Zaphira est interprétée par Adila Bendimerad.

Dans ces femmes, il y a la reine Chegga, l'une des femmes du roi Salim Toumi, « avec Zaphira, elles n'ont pas de rivalité, ce sont plutôt des soeurs ». Ensuite, il y a Astrid la Scandinave, une esclave affranchie. « C'est la compagne de Barberousse. Vu que les corsaires remontaient souvent en Scandinavie, on s'est dit qu'il pourrait avoir une compagne originaire du nord. Et une compagne qu'il écoute plus que ses propres hommes ! »

La Dernière Reine vaut aussi pour ses impressionnantes batailles, très chorégraphiées. Damien Ounouri les a toutes dessinées. Des recherches ont été faites sur les armes. Les



techniques de combat sont précises, sanguinaires. Le film est découpé en actes, comme au théâtre. « La Dernière Reine, c'est du Shakespeare algérien, avec des rois, des reines, de l'amour, des passions et des grands gestes tragiques. Il y a toute une mythologie autour du décès de Zaphira. Barberousse avait besoin d'elle pour son empire, et par son geste elle a été plus forte. » C'est Dali Benssalah, que l'on peut également voir actuellement dans Je verrai toujours vos visages, qui joue Barberousse. Nadia Tereszkiewicz, César 2023 du meilleur espoir féminin pour Les Amandiers, prête ses traits à Astrid. « Beaucoup de comédiens locaux jouent dans le film. Adila dirigeait les comédiens lorsqu'elle ne jouait pas. C'est important d'avoir une troupe. Ce film est fait avec nos mains ! » ■



La dernière reine

Algérie, 1516. Le pirate Aroudj Barberousse libère Alger de la tyrannie des Espagnols et prend le pouvoir sur le royaume. Selon la rumeur, il aurait assassiné le roi Salim Toumi, malgré leur alliance. Contre toute attente, une femme va lui tenir tête : la reine Zaphira. Le parcours de cette femme raconte un combat, des bouleversements personnels et politiques endurés pour le bien d'Alger. Aventures de Adila Bendimerad et Damien Ounouri (France-Algérie, 2022). 1h50. Avec Nadia Tereszkiewicz, Dali Benssalah.



■



«La Dernière Reine», relève algérienne La boqala est une tradition algéroise encore en cours aujourd'hui. Des femmes se réunissent pour mettre en scène des rituels hérités de leurs mères, tantes ou cousines, et déclament des poèmes. Au début, les vers sont drôles, malicieux, joyeux mais très vite, ils flirtent avec l'incantation, le spirituel, le magique. C'est peut-être là, au carrefour de la poésie et de l'incantation, dans le monde des femmes, qu'il faut s'arrêter pour tenter de comprendre la singularité du film *la Dernière Reine*, génial ovni, réalisé par le duo Damien Ounouri et Adila Bendimerad, qui a reçu la mention spéciale du jury à la Mostra de Venise. Lire en intégralité l'article de **Kaouther Adimi** sur *Libération.fr*. PHOTO JOUR2FÊTE

